

Archéologie pour l'éducation



L'archéologie est un domaine fascinant que les enseignants peuvent utiliser pour aider les élèves à développer une compréhension plus riche du passé ainsi que les compétences de réflexion critique et créative nécessaires pour construire un avenir durable. En 2022-2023, grâce à une subvention Connexions du CRSH (« L'archéologie africaine au service de l'apprentissage scolaire »), des archéologues et des enseignants se sont réunis pour contribuer à un numéro spécial de la revue **African Archaeological Review – Archaeology for Education**.

Les contributeurs ont été encouragés à se concentrer sur l'histoire comme moyen d'impliquer les lecteurs dans les raisons et la manière dont l'archéologie est importante pour l'apprentissage des élèves du primaire et du secondaire. Dans ce numéro spécial, vous trouverez une grande variété d'histoires qui mettent en lumière les histoires humaines, les technologies, la science et la résolution de problèmes qui forment la longue et complexe histoire de l'Afrique, écrites à l'intention des éducateurs.

Avant d'utiliser la ressource d'apprentissage suivante, nous vous encourageons à lire l'article correspondant pour vos propres connaissances de base et pour vous inspirer à créer, enseigner et partager vos propres activités et leçons sur l'Afrique et l'archéologie.



Comment le passé africain peut inspirer des réponses alternatives au changement climatique : une expérience d'écriture créative.



1. Texte : Le futur était maintenant

- Questions du texte
- Comment l'étude du passé nous aide-t-elle à mieux planifier ? pour l'avenir ?
- La façon dont nous cultivons les aliments est importante

Projet de recherche : Se connecter à l'histoire de l'alimentation locale

2. Texte : Le murmure des pots

- Questions du texte
- Pastoralisme et élevage
- Indices sur le passé - Site du pilier nord de Lothagam
- Examen des fragments de poterie

Cette ressource pédagogique a été élaborée à partir d'un article de l'édition spéciale :

Logan, A.L., Grillo, K.M. How African Pasts Can Inspire Alternative Responses to Climate Change: a Creative Writing Experiment. *African Archaeological Review*, 40, 507–517 (2023). <https://doi.org/10.1007/s10437-023-09543-8>. © The Authors 2023. Licensed under [CC BY](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/). Translated into French.

Le futur c'était maintenant

Abena et les solutions africaines durables en 2065 CE

par Dr Amanda Logan

Abena se réveilla avec une brise fraîche parfumée des premières pluies de la saison. Elle inspira profondément, espérant que l'air doux et vivifiant la convaincrerait de se préparer pour le travail. Il faisait encore sombre, mais elle sortit du lit, enveloppée dans un tissu imprimé en cire aux couleurs vives qui avait appartenu à sa grand-mère. Il était doux avec le temps, froissé par des années de lessive. Le tissu rappelait à Abena les histoires de sa grand-mère, ses ancêtres, leurs luttes et les leçons qu'ils lui avaient données.

L'arrivée de la pluie n'était pas une surprise. Abena avait remarqué que certains arbres changeaient de couleur, signe évident de l'arrivée de la pluie.

« Les arbres sont aussi bons que n'importe quel autre instrument météorologique », se souvient-elle avoir entendu son grand-père dire.

Il aimait toujours lui montrer cette feuille et ce fruit qui pouvaient lui dire ce qui allait arriver.

À ces moments-là, l'avenir semblait moins effrayant et plus facile à connaître.



Il y a bien longtemps, Abena et ses ancêtres avaient appris à lire les signes des arbres, des animaux et des plantes qui les entouraient. Ils avaient entendu ce qui était arrivé aux gens d'outre-mer, qui n'avaient pas pris la peine d'y prêter attention. Ces histoires dataient de bien avant la naissance d'Abena, mais ses grands-parents les avaient soigneusement racontées et répétées pour que leurs descendants soient préparés. Grand-mère racontait comment les gens d'outre-mer étaient devenus gourmands. Ils avaient étouffé l'air et les voies navigables avec toutes sortes de substances nauséabondes, surchauffant la planète au nom du dernier iPhone, de la télévision 4D et d'autres choses qui, avec le recul, semblaient frivoles lorsque des vies étaient en jeu.

Elle a raconté à Abena comment l'Harmattan

—vents secs du Sahara—

En conséquence, la situation est devenue plus dure et plus longue.

La saison de croissance devenait de plus en plus courte.

Des essaims de sauterelles ont dévoré ce qui avait peu poussé.

Les temps étaient désespérés.



Ses ancêtres ont dû faire un choix : faire leurs bagages et quitter leur foyer à la recherche d'une meilleure vie ou trouver un moyen de se débrouiller avec ce qu'ils avaient.

C'était en 1982. La grand-mère d'Abena, Afriye, n'avait que neuf ans à l'époque. Cette nuit-là, elle serrait nerveusement son drap dans ses bras et écoutait ses parents discuter tranquillement dehors.



« Il pleut mieux au sud de chez nous », a dit son père. « Nous pourrions rester chez mon frère un moment pour voir si cela pourrait nous convenir. » « Mais Kof, il n'a pas de place ni de nourriture pour nous tous », a répondu sa mère. « Et si nous n'emmenions pas tout le monde ? » a demandé son père.

« Je sais que ce n'est pas idéal, mais nous n'aurons peut-être pas le choix. » « La famille, c'est tout ce que nous avons, répondit sa mère. Nous resterons ici ensemble. Nous trouverons une solution. »

Et ils l'ont fait. Au lieu de laisser derrière eux les aînés qui étaient peut-être trop fragiles pour voyager, ils leur ont posé des questions.

Et ils l'ont fait.

Au lieu de laisser derrière eux les anciens qui étaient peut-être trop fragiles pour voyager, ils leur ont posé des questions. Ils ont entendu parler des guerres du milieu du XIXe siècle, des invasions de sauterelles des années 1930, des terribles sécheresses de la fin des années 1960 et des défis politiques du début des années 1980. Chaque fois, leur peuple s'est tourné vers les anciens et s'est appuyé sur des répertoires de connaissances pratiques transmises sur la façon de survivre.

Ils ont appris à capturer les sauterelles et à savourer leur chair sucrée. Ils ont aussi appris à trouver des feuilles comestibles dans la brousse, même nouvelles, et à les goûter une personne à la fois pour vérifier leur innocuité. Ils ont planté des plantes comme le manioc et l'igname qui poussaient sous terre, là où les sauterelles ne pouvaient pas les détruire.



Et ils y sont parvenus.



Après quelques années, les gens d'outre-mer sont revenus.

Mais cette fois, ils étaient là pour apprendre.

Abena se prépara son petit-déjeuner sur son réchaud solaire. Le soleil pénétrait à travers le toit ouvrant, réchauffant sa maison aux murs de terre. Elle se rendit au travail en vélo, reconnaissante que la route soit fraîchement gravillonnée, ce qui empêchait ses vêtements de se salir. Bien, pensa-t-elle, une chose de moins à laver. Il existe de meilleures utilisations de l'eau propre.

Elle a garé son vélo au milieu d'une mer d'autres vélos devant la petite façade du bâtiment Sustainable African Solutions – ou « sass » (adaptation comique de l'acronyme de l'institut, SAS), comme le disaient parfois Abena et ses collègues, rappelant le temps d'avant, où les connaissances écologiques africaines étaient décriées comme primitives. Le siège aux murs de terre était immense, rassemblant des experts de tout le continent. Il était conçu sur le modèle de Tombouctou, un ancien centre d'apprentissage dans la région autrefois connue sous le nom de Mali. Sous le logo de SAS se trouvait leur devise : « Mangez où vous vivez ».



Abena entra dans le bâtiment et se rendit dans son groupe de travail, l'unité de transition forêt-savane. Au SAS, les gens travaillaient dans des unités déterminées par des zones écologiques plutôt que par des frontières internationales.

Après tout, ces frontières n'ont pas été très utiles en matière de changement climatique, car ce n'est pas vraiment quelque chose qui peut être clôturé.

Aujourd'hui était un grand jour. Abena et son groupe présentaient leurs idées à toute l'organisation. Abena se demandait pourquoi elle était si nerveuse.

Ses collègues étaient généralement ouverts d'esprit et généreux dans leurs commentaires. Peut-être était-ce parce qu'elle réclamait davantage d'investissements dans le « mini-élevage » : l'élevage d'insectes comme sources de protéines renouvelables. Elle craignait que les habitants d'outre-mer ne s'y opposent ; ils avaient toujours eu des tabous bizarres et absurdes concernant la consommation d'insectes.

Si seulement ils avaient le courage de goûter à la douce chair des sauterelles, ils seraient accros.

Mais elle s'inquiétait aussi pour les habitants des prairies arides, en particulier ceux d'Afrique de l'Est qui s'efforcent de promouvoir le pastoralisme mobile comme stratégie économique. Est-ce qu'ils verraient sa campagne sur les insectes comme une concurrence à leur objectif de promouvoir les sources de protéines issues du gros bétail ? Elle savait que ses craintes étaient probablement infondées. SAS était avant tout une question de collaboration. Mais l'anxiété n'est pas toujours logique.

Ses inquiétudes lui faisaient penser aux expériences négatives qu'elle avait vécues en tant qu'écolière vingt ans plus tôt, lorsque le monde abandonnait peu à peu les habitudes du passé et tardait encore à accepter l'avenir. La plupart de ses professeurs avaient été formés au Temps d'avant. Leurs manuels étaient des vestiges du passé colonial. Tous les exemples étaient des filles et des garçons blancs qui mangeaient des pommes et jouaient dans la neige, des choses qu'elle n'avait jamais vécues en tant qu'Africaine de l'Ouest. Elle a grandi en mangeant des mangues fraîches, mûries des arbres, et en dansant de joie sous la fraîcheur des premières pluies.

Ses salles de classe étaient pour la plupart vides, à l'exception des cartes du monde en lambeaux avec les frontières obsolètes des pays tracées par les puissances coloniales.



À l'âge de 16 ans, elle a fait une présentation à sa classe de sciences sociales sur le repeuplement de la savane avec de grands mammifères qui avaient disparu – des animaux comme les éléphants et les hippopotames qui étaient essentiels au maintien des écosystèmes locaux.

Son professeur, M. Mensah, n'était pas impressionné. « Mon enfant, pourquoi parles-tu de choses qui n'intéressent personne ? » lui reprocha-t-il.

« Monsieur ? Pourquoi ne voudrions-nous pas restaurer une partie de ce qui a été perdu ? » a-t-elle demandé.

« Abena, tu dois regarder vers l'avenir, pas vers le passé ! », s'est-il abstenu.

Il lui a donné une mauvaise note. Il a détruit sa confiance en elle.

Mais le temps était le juge ultime.



À l'époque d'Abena, le nouvel ordre mondial s'inspirait du passé. Il choisissait ce qui avait du sens pour l'avenir. Pourquoi pas ? Quel meilleur test pour les idées que de voir comment elles se sont déroulées auparavant ?

Le peuple d'Abena avait une longue histoire de survie. Il vivait à Banda, dans ce qui s'appelait autrefois le Ghana, depuis plus d'un millénaire. La connaissance de ces exploits lui était transmise par des histoires comme celles que ses grands-parents lui racontaient quand elle était enfant. Ils parlaient de la violence à l'époque des grands-parents de leurs grands-parents, lorsque leurs familles étaient obligées de faire des choix difficiles entre partir ou rester. Ils parlaient de ceux qui étaient perdus lorsque les villageois fuyaient vers la sécurité des grottes perchées sur les hauteurs. Ils parlaient de l'importance de rester ensemble, autant que possible. La transmission de cette histoire des années 1800 leur a permis de surmonter les sécheresses du XXI^e siècle.

Une histoire n'était jamais qu'une histoire, elle était pleine de connaissances pratiques qui l'aidaient à perdurer. Même le tissu avec lequel elle dormait, froissé par des années d'amour, faisait référence aux grands changements de l'époque de la grand-mère de sa grand-mère. Les imprimés à la cire étaient un moyen rapide de produire des vêtements aux couleurs vives et aux motifs complexes qui étaient populaires pendant une grande partie du XX^e siècle. Mais ils étaient fabriqués à l'autre bout du monde, en Europe puis en Chine.

Avant la colonisation, ses ancêtres avaient toujours aimé les textiles aux motifs complexes et fabriquaient exclusivement leurs propres tissus. Les grands-mères de ses grands-mères filaient du coton cultivé localement pour en faire du fil.



Les grands-pères des grands-pères teignaient les fils avec un bleu foncé et riche provenant de plantes indigo locales, tissaient les fils dans toutes sortes de motifs, puis les cousaient ensemble pour fabriquer de grandes pièces.

Les vêtements étaient très appréciés, portés lors d'occasions spéciales qui marquaient les transitions de la vie comme le mariage, et finalement transmis d'une génération à l'autre, tout comme la sienne.

Des vestiges de leurs choix et de leurs activités reposent également dans le sol depuis des siècles, voire des millénaires.

Les archéologues ont découvert des vestiges de villes, de bâtiments et d'industries locales (tissus, métaux, pots, ivoire, or, etc.) qui étaient très recherchés à proximité et au loin. L'ingéniosité de ses ancêtres et de leurs voisins était si séduisante que les peuples d'outre-mer sont venus chercher leurs immenses richesses à partir des années 1400.

Cette diversité économique leur a permis de surmonter la pire sécheresse jamais enregistrée depuis un millénaire, qui a duré 250 ans (environ 1400-1650 apr. J.-C.). Lorsque la demande pour un produit s'est tarie, ils ont eu d'autres produits à échanger.



Mais le plus important, c'est qu'ils avaient du mil et du sorgho, deux céréales indigènes qui résistaient même aux pires sécheresses. Autrefois, la plupart des habitants d'outre-mer n'avaient jamais goûté la douceur du sorgho ni apprécié l'arôme noiseté du mil.



Aujourd'hui, ces cultures sont devenues les plus importantes au monde, grâce à leur valeur nutritive et à leur capacité à pousser dans des zones arides. Sans la ténacité de ses ancêtres, les connaissances sur ces cultures auraient été perdues à jamais.

Alors que le monde devenait plus chaud et plus sec, qu'auraient-ils mangé à la place ?

Se souvenir des épreuves, des tribulations et de la persévérance remarquable de ses ancêtres l'a aidée.

Abena prit une profonde inspiration et se lança dans l'appel vidéo qu'elle redoutait.

Le futur c'était maintenant.

Questions

1. Expliquez les citations suivantes avec des preuves tirées du texte.
« Grand-mère racontait comment les gens d'outre-mer étaient devenus cupides. »
2. La devise sur le bâtiment du SAS dit : « Mangez où vous vivez. » Qu'est-ce que cela signifie ?
3. Qu'est-ce que la diversité économique ? Selon Abena, comment la diversité économique a-t-elle aidé ses ancêtres ?
4. Quelles sont les sources de nourriture importantes dans l'histoire ? Pourquoi sont-elles importantes ?

Comment l'étude du passé nous aide-t-elle à mieux planifier l'avenir ?

Cette histoire s'inspire de recherches archéologiques et communautaires menées à Banda. Banda est une région rurale du Ghana, située à dix heures au nord de la capitale, Accra. Des habitants vivent dans cette région depuis des milliers d'années.

Comment savons-nous ce que les gens mangeaient il y a si longtemps ?

Les archéologues peuvent observer des graines, des céréales et des os d'animaux brûlés pour savoir ce que les gens mangeaient autrefois. Au Ghana, une grande sécheresse a duré de 1400 à 1650 environ. Une mégasécheresse est une sécheresse grave qui couvre une grande zone et dure pendant une longue période.

Même s'ils vivaient pendant une méga-sécheresse, les habitants de cette région avaient encore beaucoup de nourriture.



Grains de sorgho, BTT,17-19479

Pourquoi?

Les populations se sont adaptées à la sécheresse en cultivant des aliments locaux qui pouvaient supporter les conditions sèches. En Afrique de l'Ouest, le mil et le sorgho étaient des plantes alimentaires populaires. Les populations consommaient également une grande variété de viandes.

Les archéologues ont également découvert des objets de l'époque, comme des perles, du cuivre et de la poterie, qui provenaient de l'extérieur de la région. Cela nous indique que ces peuples pouvaient non seulement se nourrir, mais qu'ils avaient également une économie florissante.

Qu'est-ce qui a changé ? Les gens d'outre-mer sont venus.

À la fin du XIXe siècle, les archéologues commencent à observer des signes de pénurie alimentaire. C'est à cette époque que Banda devient une colonie britannique. Les jeunes agriculteurs et artisans sont enlevés à la communauté et vendus comme esclaves. Les Britanniques veulent également développer leur propre commerce et sapent la production locale. Les habitants cessent de fabriquer des objets en or, en fer et en ivoire. Aujourd'hui, 70 % des habitants travaillent dans l'agriculture, la pêche et la sylviculture. Comme ils vendent la plupart de leurs récoltes contre de l'argent, ils doivent souvent acheter de la nourriture supplémentaire pour nourrir leur famille.



La façon dont nous cultivons les aliments est importante



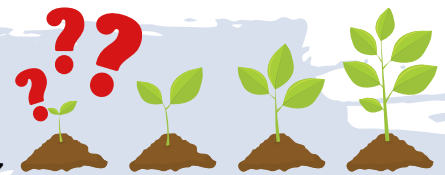
Champ de cultures intercalaires d'ignames, de manioc et de calebasse près de Banda-Ahenkro, BTT, 17-16772

Dans les années 1980, de nombreux agriculteurs ont changé de culture pour se tourner vers le tabac pour le vendre. Au début du 21^e siècle, ils ont commencé à cultiver des noix de cajou. Ces deux cultures sont différentes des cultures traditionnelles comme l'igname et la calebasse. Lorsque vous cultivez l'igname et la calebasse, vous plantez plusieurs plantes ensemble - c'est ce qu'on appelle la culture intercalaire.

La culture intercalaire est bénéfique pour la terre car les différents types de plantes s'entraident en fournissant de l'ombre, en soutenant les plantes grimpantes et en contribuant à maintenir le sol riche en nutriments. Lorsque vous cultivez une plante comme le tabac ou l'anacardier, vous nettoyez la zone et coupez tous les arbres. La monoculture épuise les nutriments du sol et est plus sensible aux maladies.

Au début des années 2000, le chef suprême et le conseil traditionnel de Banda ont mis un terme à la culture du tabac dans la région, car ils ont constaté les dégâts causés à la terre. La fertilité des sols était faible et le bois nécessaire au séchage des feuilles de tabac provoquait la déforestation. Les femmes avaient de plus en plus de mal à se procurer suffisamment de bois de chauffage pour leurs feux de cuisine.

Quelles plantes étaient cultivées ou entretenues à des fins alimentaires dans votre région ?



Faites des recherches sur l'histoire des plantes locales là où vous vivez.

Choisissez une plante qui était consommée dans votre région avant l'époque coloniale.

- Comment la plante a-t-elle été cultivée ? A-t-elle été cultivée en monoculture ou en culture intercalaire ? A-t-elle été cultivée dans un environnement plus sauvage plutôt que plantée ?
- Comment la plante a-t-elle été préparée pour être consommée ?
- Quel impact le colonialisme a-t-il eu sur cette plante comme source de nourriture ?
- Serait-il bénéfique d'apprendre du passé et de recommencer à utiliser cette plante comme aliment maintenant ?
- Comment cela contribuerait-il à lutter contre le changement climatique et à assurer la sécurité alimentaire ?
- Que devrions-nous savoir d'autre sur votre plante ?

Le murmure des casseroles

Cinquième millénaire de notre ère, près de ce qu'on appelait autrefois le lac Turkana, dans une région autrefois connue sous le nom de nord-ouest du Kenya. Trois mille ans dans le futur.

par le Dr Katherine Grillo



La petite fille, Akaina, chante à ses pots, et les pots lui répondent. Elle sourit et s'éloigne de chez elle pour rejoindre ses chèvres, qui ont trouvé refuge au soleil près des arbres à saucisses. Il fait chaud.

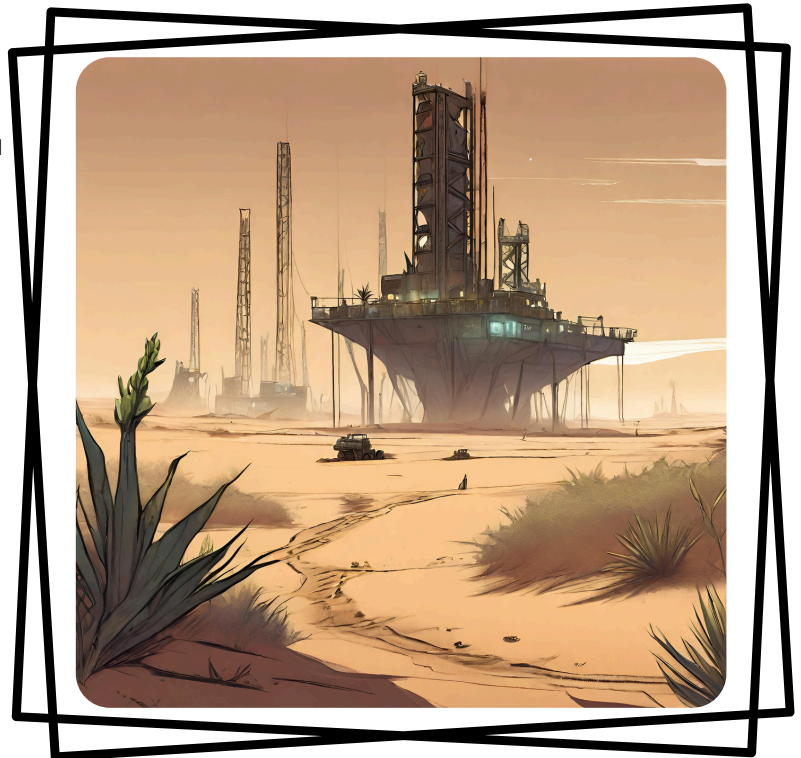
Elle sait où poussent les courges sauvages et où elle est sûre de trouver ses amis, les guêpiers carmins, qui se précipitent vers les fleurs bourdonnantes pour trouver leur repas. Ces fleurs poussent en parcelles circulaires, des points chauds remplis de vie, qui parsèment le paysage. Elles semblent être des cadeaux du passé rien que pour elle, des vaches autrefois parquées la nuit qui se taisaient mais connaissaient très bien la valeur de leurs excréments.

Des reliques parsèment les plaines environnantes.

Les grues, ces imposants mastodontes d'acier qui balançaient autrefois la tête vers le pétrole, sont presque enterrées aujourd'hui.

Elle a entendu les légendes du Moyen-Âge de ses grands-parents. Depuis leurs forteresses du sud, les Kine ont prédit la souffrance et ont décidé d'aider : ils ont arrêté les oiseaux pétroliers avant qu'ils ne vident le monde, se sont engagés à maintenir la paix, ont fourni des médicaments à leurs animaux et ont découvert des vaccins contre de nouveaux virus.

Depuis, un nombre incalculable de personnes, accompagnées d'animaux à sabots, ont traversé le bassin. On y parle une centaine de langues. Certaines familles y sont restées pendant des générations, d'autres ont migré. Tout le monde, même le plus obscur des moutons, se souvient des eaux vert amazonite du lac.



L'élevage est un mode de vie résilient depuis sept mille ans en Afrique de l'Est, racontent les anciens à Akaina. Regardez comment les moutons, les bovins, les ânes et les chèvres ont tous survécu.

Vous n'avez probablement jamais vu ces étranges animaux aux longues pattes avec les collines sur le dos, mais ils nous ont permis de survivre lorsque l'eau était rare avant que les rivières, les petits lacs et les herbes indigènes ne reviennent tout autour de nous. Souvenez-vous que la mobilité a permis aux bergers comme nous et ceux qui nous ont précédés de faire face à chaque crise, même pendant les pires saisons du Moyen Âge – en déplaçant les animaux vers des endroits éloignés où il pleuvait et où les pâturages étaient luxuriants et en déplaçant des maisons entières lorsque les pluies ne se font que plus loin. Déplacer nos troupeaux et nos maisons empêche toujours le surpâturage, et nous comptons toujours sur les anciens liens et accords entre nous pour gérer ces plaines au mieux.




Akaina se souvient d'être perchée dans un arbre et d'observer les archéologues, toutes des femmes âgées de sa communauté, scruter le sol près des collines avec un lourd médaillon en or. Le MarionR81 capte de faibles murmures provenant des profondeurs et traduit ces mystérieux mots étrangers dans leur propre langue.

L'archéologie, en tant que profession, a perduré. Ses méthodes se sont améliorées, même si les archéologues aiment toujours se salir les mains, gratter, broser et fouiller les vestiges du passé.



Une voix étouffée les interpelle : « Personne ne m'écoute ? Je suis étendu ici-bas, la tête écrasée par un énorme rocher. Je suis un vieil homme, entouré de gens qui m'aiment mais qui sont fatigués d'entendre les mêmes histoires depuis sept mille ans. » Les femmes ont déjà entendu cette voix. « Racontez-nous ! » demandent-elles. « Racontez-nous encore la Première Rencontre ! »

Le vieil homme s'exécute.



« À mon époque, nous marchions jour et nuit sous la pluie, la chaleur et la pluie battante. C'est une partie très importante de l'histoire. Nous marchions avec nos troupeaux. Ils avaient faim, et nous avons entendu des légendes sur un grand lac avec de grands champs d'herbe juste au-delà. « Suivez la rivière, et nous trouverons notre chemin. » Akaina, dans l'arbre, sait de quel lac il parle. Les anciens parlaient de générations qui passaient et du lac qui rétrécissait, puis qui grandissait à nouveau, puis qui rétrécissait encore. Le bassin était maintenant presque plein à ras bord.

Le vieil homme continue : « Nous sommes arrivés et les pêcheurs nous ont accueillis avec des mots que nous ne pouvions pas comprendre. Nous n'avions pas grand-chose à leur offrir à part des chèvres osseuses. Ils nous ont donné des poissons géants et du miel sucré ; ils ont vu que nous avons souffert. Nous avons promis de travailler ensemble. Nos liens étaient forts et nous ont soutenus. Nous avons remercié notre déesse l'Âne Gentil de nous avoir guidés vers cet endroit paisible. Nous avons sacrifié nos plus beaux pots pour qu'elle les porte avec fierté. Pourquoi les jeunes l'ont-ils maintenant oubliée ? Quelqu'un pourrait-il m'apporter de la soupe ? »

Les archéologues le savent.



Ils ont vu ces connexions dans les morceaux tranchants de pierre noire façonnés en couteaux, échangés à travers l'immensité du Bassin et au-delà dans les Temps Primordiaux.

Au Moyen-Âge, différents objets sont venus de loin et ont permis aux gens de rester en contact : les archéologues ont souvent trouvé des appareils encombrants de la taille d'une main, avec des fils et des écrans, recouverts de poussière. À quoi la plupart des gens ont-ils utilisé ces appareils, se demandait Akaina. Peut-être pour se dire où pousse l'herbe, les meilleurs prix pour le bétail, le mariage de la semaine prochaine, peut-être comment ils pêchent quand il ne pleut pas. Certaines choses, imagine-t-elle, ne changent pratiquement pas.

Akaina étudie pour ses examens. L'alliance planétaire des bergers, les Drove, a des critères d'admission élevés dans son programme de formation pour les envoyés. Ses cours portent des titres lourds de sens comme Gestion de l'incertitude, Dynamique non équilibrée et Théorie de la résilience. Ils sont remplis du jargon des scientifiques d'autrefois, dont les manuscrits en lambeaux dans des écritures étranges ont été sauvés et réadoptés après les temps sombres. Ces scientifiques – écologistes, ethnographes et archéologues – ont documenté les connaissances approfondies sur la réponse aux environnements dynamiques et changeants que les peuples éleveurs apportent à leur travail. Akaina étudie dur et en sait plus qu'elle ne le pense.

Depuis qu'elle est toute petite, les archéologues de sa communauté lui racontent comment les familles d'éleveurs ont survécu dans cet endroit pendant des millénaires. La flexibilité a été la clé, disent-ils. Voici comment les gens s'adaptent à l'endroit où ils se déplaçaient lorsque les pluies changeaient et lorsque le lac remplissait leurs poumons ou expirait. Voici ce qu'ils mangeaient, expliquaient-ils. Voici ce qu'ils veulent que vous sachiez.

En tant qu'émissaire de la Drove, Akaina allait partager la bonne nouvelle. Le Collectif des Sorciers, la COW, a développé des machines qui intègrent les données archéologiques, la surveillance climatique de Bovifuture et la sagesse offerte par les anciens. La COW peut prédire avec précision les pluies, ce qui pour Akaina semble toujours être de la magie. Le bétail mourra, souvent en grand nombre, mais les bergers pourront à nouveau approvisionner leurs troupeaux en conséquence en prévision.



Il ne lui reste plus qu'une chose à faire pour se préparer : elle regarde son étagère et murmure quelques mots à ses casseroles. **Ils répondent à voix basse.**

Elle choisit son bol le plus précieux et sort de sa porte en direction des collines.



Certains cultiveront des plantes anciennes comme le mil sur les rives des rivières et des lacs, d'autres du sorgho pour les fêtes. Certains jeunes entrepreneurs créeront de nouvelles cultures, bonnes pour la planète et pour les gens.

Les bouleversements tragiques du Moyen-Âge sont depuis longtemps derrière nous, depuis que le monde s'est réveillé et a écouté des gens comme le sien. Akaina a trois jours avant ses examens. Elle est confiante mais nerveuse et pleine d'espoir.



Pastoralisme et élevage



Il y a bien longtemps, les habitants du lac Turkana, en Afrique de l'Est, avaient un régime alimentaire varié. Ils se nourrissaient de viande et de lait de leurs animaux d'élevage, ainsi que de poisson pêché dans le lac. Les archéologues tentent encore de déterminer dans quelle mesure ces populations se déplaçaient.

Restaient-ils près du lac pour faire paître leurs animaux ou voyageaient-ils dans tout le bassin du Turkana ?

Le pastoralisme en Afrique a commencé il y a plus de 7 000 ans lorsque les chasseurs-cueilleurs du désert du Sahara ont commencé à élever des bovins, des moutons et des chèvres. Ces animaux ont été introduits en Afrique par des éleveurs venus du sud-ouest de l'Asie. Lorsque le désert du Sahara a commencé à s'assécher en raison du changement climatique, les populations ont migré vers différentes régions, notamment l'Afrique de l'Ouest, la vallée du Nil et la vallée du Rift en Afrique de l'Est.



Chameaux appartenant à des éleveurs turkana, se baignant dans le lac Turkana, 2008. Photo de Katherine Grillo

L'élevage a joué un rôle très important dans l'histoire de l'Afrique. Les communautés d'éleveurs ont contribué à la création des sociétés égyptiennes antiques et ont contribué à la richesse des royaumes du Grand Zimbabwe, en Afrique australe. Aujourd'hui, l'élevage joue un rôle essentiel dans la vie de millions de familles africaines.

Les éleveurs de bétail vivent dans la vallée du Rift, au sud du Kenya, depuis au moins 3 000 ans. Les archéologues et les écologues en ont trouvé des traces sous la forme de points chauds, vestiges d'anciens enclos à bétail. Ces points chauds sont très riches en biodiversité en raison des anciens dépôts de fumier.

Les recherches montrent que les éleveurs ont un impact positif sur l'environnement et contribuent à façonner le paysage africain depuis des milliers d'années. Ils sont adaptables et peuvent faire face à des situations imprévisibles, ce qui fait de l'élevage un mode de vie résilient, en particulier face aux changements climatiques.

Même si dans certaines régions, il devient impossible de cultiver des cultures en raison du manque de pluie, l'élevage peut néanmoins être une bonne source de revenus. Il est important que les communautés obtiennent de l'aide pour pouvoir continuer à se déplacer avec leurs animaux et trouver de bons endroits où les faire paître.

Les ancêtres de votre région ont-ils travaillé ensemble pour la sécurité alimentaire ?

Regardez les preuves historiques dans votre région. Comment les ancêtres fournissaient-ils de la nourriture à leurs familles ?

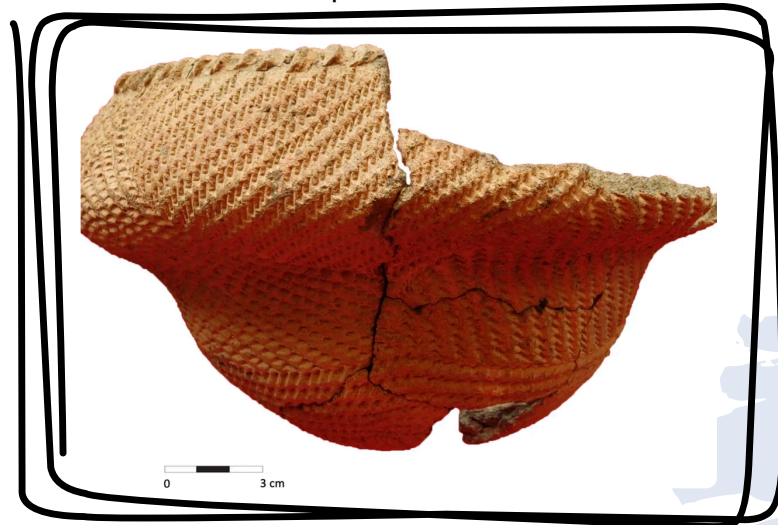
- pastoralisme et élevage
- chasse et cueillette
- agriculture et élevage dans un lieu fixe

Ont-ils pratiqué d'une manière ou ont-ils utilisé une combinaison de méthodes pour garantir qu'il y avait de la nourriture pour leurs communautés ?

Indices sur le passé – Site du pilier nord de Lothagam

Sur les rives du lac Turkana, en Afrique de l'Est, des archéologues ont découvert des sites particuliers appelés sites de piliers. Ces sites ressemblent à d'anciens cimetières où des personnes ayant vécu il y a plus de 5 000 ans ont été enterrées. L'un de ces sites, appelé Site du pilier nord de Lothagam, a été soigneusement étudié par les archéologues. Ils ont découvert les tombes d'au moins 580 personnes !

Les personnes enterrées sur le site du pilier nord de Lothagam ont été enterrées avec de belles poteries, des outils fabriqués à partir d'une roche spéciale appelée obsidienne et des perles fabriquées à partir de coquilles d'œufs d'autruche et de pierres colorées.



Bol décoré « Nderit », découvert par des archéologues sur le site du pilier nord de Lothagam. Photo de Katherine Grillo

Pots d'honneur

Les archéologues étudient les pots Nderit découverts sur les sites autour du lac Turkana, en Afrique de l'Est. Ces pots ont été fabriqués par des populations pastorales qui vivaient dans la région il y a des milliers d'années. Les archéologues pensaient que les pots Nderit élaborés n'étaient peut-être utilisés que pour des cérémonies, comme des funérailles.

Cependant, de nouvelles analyses scientifiques des résidus alimentaires retrouvés à l'intérieur des pots suggèrent que ces derniers étaient également utilisés dans la vie quotidienne. Certains de ces pots contiennent des résidus de produits laitiers, de viande, de graisse et d'os d'animaux sauvages et de bétail. Cela nous indique que les éleveurs qui ont fabriqué ces pots les utilisaient pour cuisiner et manger.

En analysant la quantité de résidus dans les pots découverts autour du lac Turkana, les archéologues peuvent en apprendre davantage sur la manière dont ils étaient utilisés. Les pots contenant peu de résidus auraient pu être utilisés comme plats de service ou pour cuisiner occasionnellement. Les pots contenant davantage de résidus étaient probablement utilisés pour cuisiner plus souvent.



Paysage du bassin de Turkana aujourd'hui, avec le site du pilier ouest de Lothagam visible au premier plan. Photographie de Katherine Grillo

Ces objets nous en disent beaucoup sur les gens qui vivaient dans cette région il y a des milliers d'années.

Les archéologues trouvent souvent des morceaux de poterie brisés et tentent de reconstituer les poteries et les récipients en céramique une fois de retour au laboratoire. En observant les différentes caractéristiques de chaque fragment, ils peuvent déterminer quels fragments proviennent du même récipient.

Examen de fragments de poterie

Les archéologues trouvent souvent des morceaux de poterie brisés et tentent de reconstituer les poteries et les récipients en céramique une fois de retour au laboratoire. En observant les différentes caractéristiques de chaque fragment, ils peuvent déterminer quels fragments proviennent du même récipient.

Ils essaient également de comprendre :

- De quel **type de récipient** s'agit-il, comme une assiette, un bol, une tasse ou un pot.
- Quelle **partie du récipient** est représentée par le fragment, comme un bord, un col, un côté, une base ou une anse.
- Quel **type de décoration**, y compris les décorations incisées, imprimées au cordon, peintes, émaillées.



Marmites en terre cuite, BTT 17-16860



Tri des poteries de Makala Kataa, 1994, BTT 17-17543

S'il s'agit d'une pièce en céramique récente, il est possible qu'une marque de fabricant soit présente, généralement sur la base. Une marque de fabricant est comme un tampon de marque indiquant où et par qui la pièce a été fabriquée.

L'archéologue essaiera ensuite de réassembler les pièces pour avoir une image plus claire de ce à quoi ressemblait le récipient avant qu'il ne soit brisé. Les archéologues utilisent souvent de la colle blanche et du scotch ordinaire pour reconstituer le récipient !

Essayez d'assembler des fragments de poterie



1. Disposez les pièces de poterie de votre sac d'échantillons.
2. Triez-les dans des récipients différents s'il y en a plusieurs.
3. Photographiez et/ou dessinez vos pièces à l'aide d'une échelle. Comment pouvez-vous garder une trace de vos photos et de vos notes afin de pouvoir donner un sens à votre documentation par la suite ?
4. De quel type de navire s'agit-il, selon vous ? Pourquoi ?
5. Quelle partie du vaisseau est représentée par le fragment ?
6. Quel type de décoration se trouve sur le tesson ?
7. Essayez de réassembler vos fragments.
8. Quels sont les défis du réassemblage de fragments de poterie ?

Références:

Logan, A.L., Grillo, K.M. (2023). Comment le passé africain peut inspirer des réponses alternatives au changement climatique : une expérience d'écriture créative. *Revue archéologique africaine*, 40, 507-517. <https://doi.org/10.1007/s10437-023-09543-8>

Références des images :

- Des photos prises par Amanda Logan et Kate M. Grillo peuvent être trouvées dans l'article ci-dessus.
- Les illustrations ont été créées par le générateur d'images Canva AI.
- Les photos de Banda Through Time (BTT) ont un numéro d'article. Vous pouvez trouver les images et plus d'informations dans le dépôt numérique Banda Through Time hébergé par la bibliothèque de l'Université de Victoria : <https://exhibits.library.uvic.ca/spotlight/iaff>

Notes pour l'enseignant :

Examen des fragments de poterie - Vous pouvez casser n'importe quelle vieille poterie pour que les élèves essaient de la réassembler. Les fragments de poterie peuvent être placés dans un sac ou « enterrés » dans un plateau de terre ou de sable si vous souhaitez que les élèves prennent l'étape supplémentaire de déterrer la poterie en plus de l'assembler.